L'inconscient

L'inconscient, la philosophie et la psychologie

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

I. Où était l'inconscient, le sujet doit advenir

De quoi l'inconscient est-il l'origine ? Cette question contient deux déterminations : l'inconscient a rapport à l'idée d'origine mais cette origine est immédiatement affectée d'indétermination. Précisons ces deux points.

Le premier recouvre notre compréhension ordinaire de la notion d'inconscient. Comment la pensée en vient-elle à concevoir l'inconscient ? A l'évidence, l'inconscient est un concept négatif : l'inconscient c'est la privation de la conscience. On a là le concept immédiat de l'inconscient (inconscience). Pour autant, l'inconscient n'est pas quelque chose de donné. L'inconscient est un concept relatif à la conscience, donc un concept dérivé et non primitif. L'histoire sémantique prouve suffisamment cette relativité et cette secondarité. La notion de conscience (qui a eu d'abord un sens moral avant d'avoir un sens psychologique au XVIIème siècle) est antérieure à la notion d'inconscient. Il faut attendre la fin du XVIIIème et en français le XIXème pour qu'apparaisse la notion psychologique d'inconscient[1].

1 Cf. Lancelot Whyte, *L'inconscient avant Freud*, Payot, 1971, p. 157.*Unconscious* en anglais en 1751 dans le livre de Lord Kames, *Essays on the Principles of Morality and Natural Religion* ; *bewußtlos* forgé 25 plus tard par E. Platner (1774-1818) dans *Philosophische Aphorismen* de 1776.

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

L'inconscient n'est pas une notion primitive, du moins si l'on prend la langue pour critère. C'est un concept forgé par la pensée cherchant à prélever sur elle-même un savoir. Autrement dit, le concept d'inconscient appartient à l'histoire de la psychologie — même si l'introduction de l'inconscient en psychologie a bousculé les habitudes de pensée. Il faut attendre le XVIIIème siècle pour qu'apparaisse le concept d'inconscient, au moment où la psychologie s'efforce de se constituer comme science[2]. Certainement le concept d'inconscient et la psychologie sont étroitement liés[3]. Pourtant, peut-on dire que l'inconscient soit un concept de la psychologie ? Ou plutôt que signifie pour l'inconscient d'être un concept et non une notion de la langue ? Comment la pensée en vient-elle à parler de l'inconscient ?

La pensée a un rapport immédiat à soi : la conscience est ce rapport lui-même (*cogito* : je pense que je pense, je sais que je pense). L'inconscient, c'est une pensée sur la pensée (et non pas pensée de la pensée), autrement dit un rapport médiat de la pensée à elle-même (*cogitatum*), un objet de pensée plutôt que l'activité pensante. Pour le dire plus simplement, l'inconscient n'a pas le statut d'un fait ou d'une évidence, mais d'une hypothèse, d'une supposition. "Il y a l'inconscient" est un énoncé problématique et non pas un énoncé assertorique et encore moins apodictique.

Mais pour autant, est-ce de manière arbitraire que la pensée pose l'inconscient (c'est-à-dire l'hypothèse de l'inconscient) ? C'est ici qu'il faut associer les notions d'hypothèse et d'origine. Si l'inconscient n'a aucune nécessité propre (factuelle ou apriorique), son hypothèse est en revanche posée comme nécessaire. L'hypothèse de l'inconscient a la nécessité d'une origine — ou l'inconscient est l'hypothèse d'une origine. Pourquoi ? Parce que la pensée ne peut se représenter elle-même comme origine suffisante ou absolue. La conscience n'est pas à elle-même son origine. La pensée s'expérimente comme conscience mais la pensée n'est pas réductible à la conscience. C'est le caractère lacunaire de la conscience qui oblige la pensée à supposer l'inconscient — c'est précisément le raisonnement de Lipps : on ne peut sauver la cohérence de la "science" psychologique qu'en admettant, pour combler les lacunes dans la suite des représentations conscientes, des représentations psychiques inconscientes. Dans les intermittences de la conscience, il y a encore de la réalité psychique et puisque cette réalité ne peut être consciente, il faut admettre des représentations inconscientes. Mais si le conscient est lacunaire, ce qui vient remplir ces intermittences embrasse et donc précède le conscient. En deçà de la conscience, il y a l'inconscient. L'inconscient précède la conscience. A l'origine de la pensée, il y a l'inconscient qui englobe la conscience. Autrement dit, l'inconscient est une proto-origine, une origine plus radicale pour la pensée que la conscience elle-même. Penser

---

Le Trésor de la langue française (t. X, CNRS, 1983) donne comme 1ères occurrences, sous la forme d'un adjectif, le *Journal* de Michelet (15 décembre 1815, mais il est publié beaucoup plus tard) et sous la forme d'un substantif, la traduction par D. Nolen de la *Philosophie de l'inconscient* de E. von Hartmann, en 1877.

2 Cf. la distinction de Wolff entre une *psychologia empirica* (1732) et une *psychologia rationalis* (1734).

3 Cf. Theodor Lipps (1851-1914). Cet auteur est surtout connu pour l'hommage que lui rend Freud dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, qui s'inspire largement de son ouvrage de 1898*, Le comique et l'humour*. Lipps est l'auteur d'un ouvrage important, *Les faits fondamentaux de la vie mentale* (1883) — connu de Freud au moins en 1898 (cf. *Lettre à Fliess* des 26 et 31 août et du 27 septembre) dont il a présenté un exposé retentissant à la fin du 3ème Congrès de Psychologie à Munich le 7 août 1896 (« Le concept d'inconscient en psychologie »). Dans le chapitre 7 de *L'interprétation des rêves*, où Freud déclare que « son »inconscient n'est pas celui de Lipps (« je dis à dessein "dans notre inconscient", car ce que nous appelons ainsi n'est pas l'inconscient des philosophes et non pas non plus celui de Lipps », PUF, 1967, p. 521), il retient néanmoins de ce dernier que « le problème de l'inconscient en psychologie est, selon les fortes paroles de Lipps, moins un problème psychologique que le problème de la psychologie » (p. 519). De fait, Lipps ne constitue pas une psychologie de l'inconscient mais le concept de l'inconscient comme fondateur de la spécificité de la psychologie (contre la métaphysique et contre la physiologie). On peut donc comprendre comment à la fois le concept d'inconscient est polémique (il va à l'encontre de l'affirmation de l'identité des faits psychiques et des faits de conscience, et c'est pourquoi pour la psychologie, l'expression de "psychologie des profondeurs" (de l'inconscient) est une contradiction) et peut apparaître comme constitutif de la spécificité de la psychologie : le concept d'inconscient sauve la psychologie.

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

l'inconscient c'est donc penser l'origine la plus radicale de la pensée. Le concept d'inconscient c'est le concept de l'origine de la pensée ou du psychisme.

Mais c'est en tant que tel, par sa consistance même, que le concept d'inconscient est problématique. D'un côté l'inconscient a le statut d'une hypothèse explicative : la vie de l'esprit ne pouvant s'expliquer uniquement par le conscient, il faut admettre comme hypothèse une origine plus radicale que la conscience : l'inconscient. Mais que peut-être la valeur explicative d'un concept défini par négation de la conscience ? Plus précisément encore, comment l'inconscient peut-il apprendre quelque chose sur le psychisme s'il se dérobe à la condition de tout savoir, c'est-à-dire la conscience ? Si l'inconscient fait connaître le psychisme, comment connaître ce qui par définition n'est pas conscient ? Peut-être la psychologie doit-elle faire appel au concept d'inconscient, mais une psychologie de l'inconscient n'est-elle pas contradictoire dans les termes ?

Ensuite, il y a une deuxième difficulté. L'inconscient est l'hypothèse d'une origine du psychisme. Il y a ici une tension entre les idées d'hypothèse et d'origine, ou plus exactement il y a deux manières de traiter l'une et l'autre. On peut adopter un point de vue simplement heuristique et épistémologique sur l'origine et ainsi faire de l'inconscient une hypothèse qu'il s'agit ensuite d'étayer par des faits, au moins indirects : chercher les preuves qui confirment cette hypothèse. L'inconscient n'est pas un fait mais une hypothèse. Or cette hypothèse seule permet de rendre intelligibles tous les faits psychiques ou de rendre à la vie psychique sa cohérence. Donc le concept d'inconscient aurait dans cette perspective une valeur exclusivement épistémologique. Mais la postulation de l'inconscient invite à dépasser ce point de vue, en réalisant l'origine, en hypostasiant l'hypothèse. On ne se contente pas de supposer qu'il y a de l'inconscient, on affirme qu'il y a l'inconscient comme origine réelle des processus psychiques. On ne dit pas : il doit y avoir de l'inconscient à l'origine de la conscience, mais plutôt, il y a l'inconscient comme origine de la conscience. On passe alors à une thèse ontologique sur l'esprit. Dès lors l'inconscient désigne-t-il l'origine de la vie de l'esprit (il y a l'inconscient) ou la limite de notre connaissance de la vie de l'esprit (il y a de l'inconscient) ?

On comprend facilement combien l'hypothèse de l'inconscient peut paraître philosophiquement problématique. Pour des raisons à la fois épistémologiques (comment connaître ce qui se dérobe à la conscience ? une science de l'inconscient est-elle possible ?) et ontologiques (l'inconscient comme la substance de l'esprit, sous le moi sans être moi). Ces deux ensembles de raisons qui portent sur la connaissance et sur la réalité de l'existence de l'inconscient se rejoignent dans le même rapport critique à la philosophie. On pourrait dire que l'inconscient est pour la philosophie un concept intempestif. Le caractère problématique du concept d'inconscient est celui du rapport de la philosophie à l'inconscient. Tout se passe comme si la philosophie ne pouvait penser l'inconscient, sinon comme un concept impossible. L'inconscient est la version psychologique du scandale ontologique du concept de non-être : il est aussi contradictoire de penser que le non être est que de penser que l'inconscient est (et pense). L'inconscient étant l'impensable pour la philosophie serait aussi son impensé.

De quoi l'inconscient est-il l'origine ? La question doit être reprise mais de manière renversée : de quoi l'impensé de l'inconscient est-il le signe ? Il faut ici prendre toute la mesure de la virulence de l'hypothèse de l'inconscient. La possibilité de l'inconscient paraît s'exercer contre la possibilité même de la philosophie. Et juste retour des choses, la philosophie exerce son essence critique contre l'hypothèse de l'inconscient.

> « Il est rare que Freud expose la théorie psychanalytique sans commencer par faire état des réticences de la philosophie vis-à-vis de l'hypothèse d'un inconscient psychique. La réduction cartésienne de l'âme à la pensée, conçue elle-même comme conscience, ne serait que l'expression systématique de ce qui apparaît aux yeux de Freud comme la croyance la plus profondément enracinée de l'humanité. Il ne faut donc pas être surpris par le rejet dont Freud fit l'objet de la part

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

des philosophes, et des plus respectables, au nom même de ce qu'il dénonce comme un préjugé" »[4].

La psychanalyse dénonce dans le refus ou le déni par la philosophie de l'hypothèse de l'inconscient la fausseté de sa conscience critique. La philosophie prouve pas cette attitude qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend être, conscience critique en rupture avec la conscience commune puisqu'elle en assume le même préjugé (conscience = pensée). La philosophie se contente de rationaliser un préjugé. La philosophie développe un "narcissisme" de la conscience. Et c'est précisément ce narcissisme qui est brisé par l'hypothèse de l'inconscient (psychique). On connaît le célèbre texte de Freud, "Une difficulté de la psychanalyse" (1917), dans les *Essais de psychanalyse appliquée.* La psychanalyse expulse le sujet du centre de sa conscience. Il y a bien une origine, mais l'origine est désormais l'absence de tout centre. Que l'origine ne soit pas un centre, c'est ce que dit l'inconscient.

Le projet de la philosophie consiste dans le désir de la sagesse ou de la vérité. Or la quête de la vérité s'accompagne de la conscience de soi. Le *logos* se sait lui-même, est par principe capable de se justifier, de rendre raison de soi et de ses énoncés. Là où était l'inconscience du mythe doit advenir la conscience de la raison. Précisément, l'inconscient c'est l'origine, mais l'origine est ce qui doit être dépassé et aboli. L'esprit ne conquiert sa liberté que dans le renoncement à son être donné ou immédiat dans l'inconscient. Et la sagesse que poursuit la philosophie comme son idéal implique la maîtrise sur soi-même, l'appropriation consciente de soi. Le sage doit introduire l'ordre dans sa vie, c'est-à-dire fuir l'inconscience qui définit la vie de l'insensé. Comme dit Marc Aurèle, « Si Dieu gouverne tout a bien ; si c'est le hasard, ne va pas toi aussi au hasard »[5].

Or la psychanalyse en découvrant l'inconscient, selon un mauvais lieu commun, ouvrirait un nouvel âge de la connaissance, qui précisément dissocie connaissance et conscience. La psychanalyse se présenterait comme une révolution dans le savoir de l'homme. Enfin la *psychè* humaine serait explorée dans son fond et révélée à elle-même. Grâce à la psychanalyse, l'homme est désormais conscient des limites de la conscience. Il sait que le psychisme n'est pas la conscience, que la conscience n'est que la partie émergée du psychisme. Freud dit ainsi dans les *Essais de psychanalyse* :

> « La division du psychique en un psychique conscient et un psychique inconscient constitue la prémisse fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait incapable de comprendre les processus pathologiques, aussi fréquents que graves, de la vie psychique et de les faire rentrer dans le cadre de la science. Encore une fois, en d'autres termes : la psychanalyse se refuse à considérer la conscience comme formant l'essence de la vie psychique, mais voit dans la conscience une simple qualité de celle-ci, pouvant coexister avec d'autres qualités ou faire défaut »[6].

La conscience se modalise. Elle est dans un rapport contingent avec la vie psychique : en cessant d'être consciente, la vie ne cesse pas d'être psychique. Là donc où le sujet se croit libre sur le témoignage de sa conscience, il est en réalité déterminé par l'inconscient. Le sens avait cru pouvoir trouver dans le *cogito* son fondement, en dépit de l'abolition du géocentrisme et la découverte de l'évolution des espèces. Or l'inconscient déloge le sujet de sa position d'origine en révélant l'illusion de la conscience. La conscience de soi c'est la connaissance. Mais il se trouve que la connaissance de soi c'est la découverte de l'inconscient. Là où était la conscience de soi, doit advenir la connaissance de l'inconscient.

---

4 Renaud Barbaras, « Le conscient et l'inconscient », *Notions de philosophie*, I, Folio, 1995, p. 489.

5 *Pensées pour soi-même*, IX, 28,3.

6 "La conscience et l'inconscient", Payot, p. 179.

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

« Ce fut longtemps un lieu commun que d'attribuer à Freud la découverte de l'inconscient et à la psychanalyse le privilège d'avoir su en explorer les mécanismes de manière inédite. La "révolution psychanalytique" aurait ainsi inauguré un nouvel âge, celui de la connaissance scientifique et rigoureuse de l'esprit humain, reléguant tous ses prédécesseurs aux poubelles des conceptualités obsolètes. Après l'âge théologique ou métaphysique de la connaissance de la psychè, l'humanité serait enfin parvenue à l'âge adulte, consciente du fait que l'ensemble des processus de l'esprit humain échappe à la conscience et obéit à des lois rigoureuses. Freud vint enfin, et la découverte freudienne marque un point de non-retour, destituant définitivement la conscience ou le sujet de leur fonction fondatrice. Après Copernic et Darwin le père de la psychanalyse infligeait ainsi sa troisième blessure narcissique à l'humanité : après le soleil et le singe, l'inconscient venait briller de ses feux pour éclairer une origine et un centre qui, délogés de la terre et en partie dévorés par nos sympathiques ancêtres primates, n'avaient pu retrouver du poil de la bête qu'en allant se réfugier en l'asile du *cogito*. Ce dernier bastion de notre narcissisme était définitivement détruit et la porte était ouverte à la lucidité finale livrant la vérité ultime de l'humain. La véritable conscience de soi est dès lors la connaissance de l'inconscient, et ce n'était pas le moindre des paradoxes d'une entrepris qui, d'une part, prétendait sur le plan théorique destituer l'*ego* de tout privilège constituant et, d'autre part, visait sur le plan pratique à un renforcement du Moi.

Cette ambiguïté native n'a pas empêché la découverte freudienne de faire système et de se donner comme l'une des synthèses les plus puissantes de l'époque. Freud pouvait alors du même coup être promu aux côtés de Marx et Nietzsche au panthéon des maîtres du soupçon dans une étrange ronde où l'on vit cohabiter le stade anal, la lutte des classes et l'éternel retour, et où le surhomme ressemblait à un prolétaire désaliéné et sexuellement épanoui »[7].

En effet, on a souvent rapproché Freud de Marx et de Nietzsche. Foucault les associe pour annoncer un nouvel âge "herméneutique" en philosophie : désormais tout est interprétable à l'infini[8]. Ricœur de son côté parle des « philosophes du soupçon ».

« Le philosophe contemporain rencontre Freud dans les mêmes parages que Nietzsche et que Marx ; tous trois se dressent devant lui comme les protagonistes du soupçon, les perceurs de masques. Un problème nouveau est né : celui du mensonge de la conscience, de la conscience comme mensonge ; ce problème ne peut pas rester un problème particulier parmi d'autres, car ce qui est mis en question de maière générale et radicale, c'est ce qui nous apparaît, à nous bons phénoménologues, comme le champ, comme le fondement, comme l'origine même de toute signification, je veux dire la conscience. Il faut que ce qui est fondement en un sens nous apparaisse préjugé en un autre sens : le préjugé de la conscience »[9].

Et Ricœur de comparer la situation du phénoménologue (qui représente ici l'archétype du philosophe puisque la phénoménologie fait de la conscience le « principe des principes ») à celle de Platon dans le *Sophiste* : ayant commencé en parménidien, il doit à partir de l'expérience de l'erreur, de l'opinion fausse, admettre le non-être parmi les plus grands genres. De même le phénoménologue doit admettre, à partir d'une position "idéaliste" où la conscience est fondatrice et souveraine (mais ce n'est pas la position exclusive et ultime de la phénoménologie[10]), l'existence de l'inconscient. C'est un aveu pareil à celui qui conduit à dire

7 Jean-Marie Vaysse, *L'inconscient des Modernes*, Gallimard, 1999, p. 9-10.

8 *Nietzsche, Cahiers de Royaumont*, Minuit, 1966, p. 183 *sq*.

9 *Le conflit des interprétations*, "Le conscient et l'inconscient", Seuil, 1969, p. 101.

10 « S'il est une philosophie qui réaffirme les droits de la conscience c'est bien la phénoménologie. Toutefois, l'absolutisation de la subjectivité et l'élévation de la conscience à l'être impliquent le creusement de la subjectivité et l'émergence d'un inconscient phénoménologique, lorsqu'on passe de la constitution transcendantale à la genèse et aux synthèses passives qu'elle suppose. La phénoménologie confirme une fois de plus le fait qu'une philosophie du sujet doit mettre en abyme la subjectivité en la reportant vers une passivité plus radicale que la subjectivité constituante » (J.-M. Vaysse, *op. cit.*, p. 327).

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

que le non-être est. Plus précisément, l'aveu oblige à reconnaître que finalement « la question de la conscience est aussi obscure que la question de l'inconscient »[11]. Pour préserver les droits de la conscience et se maintenir dans le narcissisme qui sied à l'exigence d'auto-fondation de la philosophie, la philosophie a pu dénier l'existence et la réalité de l'inconscient. Mais dès qu'elle consent à reconnaître celui-ci, c'est la question de la conscience qui devient obscure. Désormais c'est l'accès à la question de la conscience, au savoir de la conscience sur elle-même qui fait problème. La conscience n'est pas tout le psychique : autrement dit, le psychique se laisse décrire comme la corrélation du conscient et de l'inconscient. Mais pour accéder à la compréhension de cette corrélation, il faut « traverser d'abord la zone aride du double aveu : "je ne comprends pas l'inconscient à partir de ce que je sais de la conscience ou même du préconscient", et : "je ne comprends même plus ce que c'est que la conscience"»[12].

Accueillir l'inconscient c'est donc accepter de ne plus comprendre, c'est-à-dire reconnaître que la conscience, en dépit de la certitude immédiate qu'elle me donne de moi-même, n'est pas un savoir : « il y a une certitude de la conscience immédiate, mais cette certitude n'est pas un savoir vrai de soi-même »[13]. L'inconscient contraint à dissocier la certitude et la vérité que l'on croyait indivisibles et unis dans la conscience (la certitude d'exister comme première vérité). Mais cet « aveu de la détresse phénoménologique ne supprime pas les difficultés théoriques liées à l'hypothèse de l'inconscient : l'inconscient récuse la conscience dans sa "prétention à se savoir soi-même au commencement »[14]. Pour ainsi dire, l'hypothèse impose le « long détour » contre l'intuition immédiate de la conscience pour la constitution d'un savoir de soi. Entre la subjectivité et le savoir du sujet, il y a l'aveu de l'incompréhension sur la conscience et sur l'inconscient : l'inconscient m'oblige à consentir que je ne comprends plus la conscience. Mais l'inconscient laisse l'esprit en suspens, car je ne comprends pas pour autant l'inconscient.. Autrement dit, la blessure narcissique de l'inconscient montre que la constitution du sujet passe par la mise en abyme de la subjectivité mais que le savoir de soi est bien ce à quoi est ordonné la découverte de l'inconscient : où était l'inconscient, doit advenir le sujet.

Le problème est donc bien celui de savoir si l'inconscient est la négation ou la subversion du sujet, ou seulement sa transformation. Où est l'inconscient, je ne suis pas ; où ça parle, je ne dis rien. Mais je ne suis pas pure conscience transparente à soi. Donc je suis aussi ce que je ne suis pas pour moi. L'inconscient me constitue, m'investit. L'inconscient circule en moi, comme le n on-être existe sur le mode de l'autre. Par lui je m'échappe à moi-même, sans pourtant que je puisse dire qu'il s'agisse d'une pure altérité. Ou plus exactement il s'agit de déterminer l'altérité qu'est pour moi l'inconscient. Est-ce l'autre du psychique (le corps, l'en soi par opposition au pour-soi) ou l'autre part du psychique (par opposition au conscient), ou encore l'autre du sujet individué comme corps et conscience (social) ? De sorte que sous la figure de l'autre, l'inconscient déploie des sens multiples : l'inconscient corporel, l'inconscient psychique, l'inconscient social.

Là où était l'inconscient, doit advenir le sujet. La formule contient les principaux enjeux de la réflexion philosophique sur l'inconscient.

1/ L'inconscient pose le problème de la constitution du sujet : le lieu théorique du concept d'inconscient c'est la question du sujet. Qu'est-ce qu'être un sujet ?

La phénoménologie vérifierait alors deux choses : d'une part qu'une philosophie du sujet ne peut faire l'économie de l'inconscient — et donc qu'il faut distinguer sujet et subjectivité ; d'autre part que l'inconscient constitutif du sujet n'est pas nécessairement l'inconscient de la psychanalyse. Ce qui est nécessaire, c'est l'hypothèse de l'inconscient, non la théorie psychanalytique de l'inconscient.

11 Ricœur, *op. cit*.., p. 101.

12 I*bid*.

13 Ricœur, *op.cit*., p. 103.

14 *Ibid*. , p. 101.

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

2/ Par là-même, on comprend que la réflexion sur l'inconscient ne puisse faire l'économie de l'histoire de la métaphysique moderne. La figure du sujet est bien le fil conducteur de la métaphysique moderne. L'inconscient représente l'impensé, le non-dit de la métaphysique moderne. Mais en même temps, l'inconscient ne cesse de hanter la métaphysique : le sujet souverain se construit à l'ombre de sa part secrète et nocturne. L'inconscient est la part irréductible du sujet, au moins au titre de l'irréfléchi, du phénomène de la passivité.

3/ Dans cette histoire, comment interpréter le sens et la place de la psychanalyse ? Sa situation est en effet paradoxale. Alors que le soupçon de Marx se situe dans le sillage de l'idéalisme allemand et à la croisée de l'économie politique, que celui de Nietzsche s'exerce à partir de la tradition métaphysique (et contre elle), la révolution psychanalytique paraît atopique :

> « A bien des égards, Nietzsche continue à se penser comme un philosophe, parlant de ce qu'il appelle sa doctrine et envisageant même une philosophie de l'avenir. De même Marx se conçoit comme héritier d'un certain destin de l'hegelianisme, dont il veut être l'accomplissement. Rien de tel chez Freud, qui se pense d'abord comme un clinicien, procédant de manière inductive à partir d'hypothèses. La démarche aboutit néanmoins à un arsenal théorique cohérent et à ce qu'il faut bien appeler une "conception du monde". Or, celle-ci semble ne venir de nulle part, si ce n'est à reposer sur une généralisation de l'hypothèse initiale de l'inconscient. En se donnant comme rupture radicale, la psychanalyse déniait son ancrage dans l'histoire et refoulait sa propre généalogie, engendrant le mythe de son autoproduction magique. Elle ne pouvait se donner comme discours de l'origine qu'au prix du déni de sa propre origine et du refoulement d'un questionnement transcendantal concernant sa possibilité »[15].

La psychanalyse pose l'inconscient comme origine et se pose comme origine du discours sur l'inconscient qui rompt avec le non-dit de la métaphysique sur lui : sous son régime psychanalytique, l'inconscient est un concept orphelin. Mais la psychanalyse est-elle un discours sans racine, sans origine[16] ? Si l'inconscient est l'impensé de la métaphysique, il se pourrait que la métaphysique soit l'impensé de la psychanalyse. La psychanalyse ne cesse de

---

15 J.-M. Vaysse, *op. cit*., p. 10.

16 Ce n'est pas là le moindre des paradoxes de la psychanalyse : discours sur l'origine du psychisme, elle veut ignorer l'origine de son propre discours et faire comme si l'inconscient était son invention.

1/ Au XIXè s., tout le monde ne parle que de l'inconscient (on l'a déjà vu avec Lipps) : c'est vrai des philosophes (Carl-Gustav Carus, von Hartmann, Schopenhauer, l'essence du monde est volonté : « le Maître, c'est la volonté, le serviteur, c'est l'intellect »), Nietzsche (*Par delà le bien et le mal*, § 17), des médecins psychiatres qui travaillent sur l'hystérie et recourent à l'hypnose : quelques dates : P. Janet : *L'automatisme psychologique* (1889) ; Binet *: Les altérations de la personnalité* (1889) ; Ribot, *Les maladies de la personnalité* (1884), *La vie inconsciente et les mouvements* (1914) ; Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1890). La psychanalyse appartient à ce moment de la culture. Si nous admettons avec tant de facilité qu'un inconscient préside à nos actions, c'est sans doute sous l'effet de la diffusion et du succès de la psychanalyse. Mais la psychanalyse n'a pu elle-même diffuser sa théorie et ses concepts que parce que la science du système nerveux, en particulier la physiologie du réflexe dans la seconde moitié du XIXème, a libéré l'espace théorique de l'inconscient psychique en renouvelant complètement l'image de l'homme intérieur. Pour M. Gauchet (*L'inconscient cérébral*, Seuil, 1992) cet « inconscient cérébral » que dégage la science du système nerveux (le réflexe manifeste une cérébration inconsciente) est un moment décisif dans l'histoire du sujet moderne à laquelle appartient la psychanalyse : « Le nouveau modèle du fonctionnement cérébral n'a pas créé une représentation consistante de la part inconsciente de l'être humain. Mais en revanche, il a très efficacement sapé les bases de la représentation classique du sujet conscient et de sa puissance volontaire. Et c'est là qu'est l'important : dans ce travail du négatif, dans le doute de la sorte instillé, dans la dissolution opérée à la racine de l'image établie de l'homme maître et possesseur de lui-même. Quand Freud déclare en substance, en 1925 [cf. *Ma vie et la psychanalyse*], qu'avant la psychanalyse, il était de règle d'identifier psychisme et conscience, force nous est de constater que c'est rigoureusement faux (…) Avant Freud, le privilège de la conscience était fondamentalement ébranlé, du fait notamment des acquis et des modèles proposés par la neurophysiologie" (p. 32).

2/ On a même tort d'opposer les inconscients (rêve, mythe…) et l'inconscient psychanalytique, parce qu'il n'est pas sûr qu'il y ait un concept univoque de l'inconscient chez Freud, tant il n'a cessé dans son œuvre d'en (ré-)élaborer le sens.

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

dénier la philosophie comme la philosophie n'a cessé de dénier l'inconscient. « Si la philosophie moderne a parlé de l'inconscient sans le savoir, la psychanalyse a fait de la philosophie sans le vouloir. Si là où était le sujet moderne l'inconscient devait advenir, là où est advenu l'inconscient la philosophie doit revenir »[17].

4/ Mais le concept d'inconscient en tant qu'il pose la question du sujet n'est pas seulement un problème historique. Là où est l'inconscient comme origine, le sujet n'est pas une substance. Nul n'est sujet mais chacun le devient, et ne peut le devenir sans s'affronter à la part inconsciente de l'homme (complexes, archètypes) et de lui-même (l'histoire vécue). Il faut parler d'un devenir-sujet plutôt que d'un être-sujet. L'inconscient est ainsi ce que chaque sujet concret doit surmonter et intégrer à son existence. L'inconscient c'est bien l'histoire d'une vie : il appartient à chacun d'assumer ce qu'il est sans vouloir l'être, son enfance, ses rêves, sa sexualité[18]. Finalement, c'est une question pratique, qui engage la possibilité de la liberté personnelle et le sens de l'existence : non pas une liberté abstraite et commune mais sa puissance à être libre concrètement pour soi-même, à surmonter les souffrances psychiques, les pertes et les désillusions de la vie. Le sujet est un être qui se construit dans un compromis entre des exigences contraires que Freud nous a habituées à identifier à des instances psychiques.

Qu'est-ce donc que l'inconscient ? Comment l'inconscient se présente-t-il ? Il se donne selon trois figures principales : comme vie, comme pensée, comme structure et langage.

L'inconscient c'est d'abord fondamentalement la vie. L'autre de la pensée, du psychisme, c'est immédiatement la vie (l'inconscient en soi ou la vie). Cette vérité a été reconnue de manières différentes, que l'on assimile la vie à un mécanisme (l'inconscient c'est alors le corps) ou qu'on y voit, au contraire comme avec la pensée romantique, une puissance indéfinie de production à laquelle le génie artistique puise pour créer — l'inconscient c'est la puissance de vie, l'âme de la nature, le principe métaphysique même par quoi l'esprit communique intimement avec elle. Mais l'inconscient de la vie se nomme mieux inconscience. Ce qui n'est pas conscient, c'est ce qui précède la conscience comme un défaut de conscience, comme ce qui secrètement y aspire ou ne le devient que confusément. L'inconscient comme inconscience se présente plutôt comme un attribut sans pouvoir être nommé. De ce point de vue, on peut dire que l'inconscient est une notion archaïque et universelle. Depuis toujours, les hommes ont le sentiment que la pensée émerge d'un fond de vie plus obscur qui déborde les limites de la pensée rationnelle. La raison n'est pas son propre fondement. La loi du *logos* c'est la loi du jour, mais il y a un ordre sous-jacent, éternel, une autre scène du monde que l'ordre rationnel, c'est pourquoi il vaut mieux définir l'homme comme animal symbolique que comme animal rationnel (Cassirer). Ici le rêve est le phénomène privilégié : il est l'irruption dans la vie consciente du monde nocturne de l'inconscient ou ce qui fait plonger dans ce monde. Le rêve nocturne a toujours passé pour une expérience énigmatique. Les hommes y pressentent que les images involontaires ont un sens même si la raison ne peut en rendre raison, que les rêves forcent l'écart entre le profane et le sacré, les vivants et les morts, les hommes et les dieux, le présent et l'avenir :

> « Toute époque de la pensée humaine pourrait se définir, de façon suffisamment profonde, par les relations qu'elle établit entre le rêve et la vie éveillée. Nous ne cesserons jamais, sans

3/ Ce que Freud invente c'est plutôt l'inconscient comme refoulement ou la théorie qui article l'inconscient et le concept de refoulement.

17 J.-M. Vaysse, *ibid*., p. 23.

18 C'est bien cette dimension d'historicité que la psychanalyse attribue à l'inconscient (et qui fait la différence en réalité entre instinct et pulsion). Chacun a à surmonter ou à régler le complexe d'Œdipe. La cure analytique, par le pouvoir révélant de la parole dans la libre association rassemble les bribes d'une histoire éclatée. Il s'agit bien de dénouer le présent par le passé, donc de réintroduire de la continuité dans la vie psychique, de permettre à l'individu d'assumer ce qu'il est et qui il est dans la singularité de son histoire. Où était l'inconscient continue d'être le sens de mon être. Etre un sujet c'est pouvoir signifier son inconscient, c'est-à-dire paradoxalement selon l'expression de Lacan être "le sujet de l'inconscient".

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés

doute, de nous étonner de vivre deux existences parallèles, mêlées l'une à l'autre, mais entre lesquelles nous n'arrivons pas à instaurer une parfaite concordance. Chaque créature à son tour se trouve, tôt ou tard, avec plus ou moins de clarté, de continuité et surtout d'urgence, devant cette insistante question : suis-je celui qui rêve ? (…) Est-ce moi qui rêve la nuit ? Ou bien suis-je devenu le théâtre où quelqu'un, quelque chose, déroule des spectacles tantôt dérisoires, tantôt pleins d'une inexplicable sagesse ? Lorsque je perds le gouvernement de ces images dont se tisse la trame secrète, la moins communicable, de ma vie, leur assemblage imprévu, a-t-il quelque rapport significatif avec mon destin, ou avec d'autres événements qui me dépassent ? Ou faut-il croire que j'assiste simplement à la danse incohérente, honteuse … des atomes de ma pensée, livrés à leur absurde caprice »[19].

L'inconscient désigne, ensuite, plus précisément la vie anonyme de la pensée : non pas la non pensée (le corps, la vie universelle) mais la pensée radicalement autre : la vie d'un *ça pense* — ce que la pensée est en soi sans pouvoir l'être pour soi. Ici s'opère la "révolution" psychanalytique, soit le passage de l'inconscient comme attribut (adjectif) à l'inconscient comme substantif, ce qui engage une compréhension positive de l'inconscient. L'inconscient n'est pas le manque de la conscience, mais un ensemble de forces qui engendrent le psychisme. Le psychisme est impossible sinon à partir de l'inconscient.

Enfin, l'inconscient c'est ce qui déborde l'homme intérieur et le structure du dehors : le langage, la vie sociale, c'est-à-dire l'ordre symbolique de la loi. L'inconscient est bien langage, non pas langage du désir, mais langage de la loi contre le désir, langage du collectif contre l'individu, et en même temps condition de la parole singulière (l'inconscient structurel de la langue).

Ainsi le sujet se construit par rapport à l'inconscient, c'est-à-dire en se confrontant à la vie du corps et à la nature, à la pulsion refoulée, à la règle intériorisée… La réflexion sur l'inconscient s'articule invariablement autour de ces thèmes : l'inconscience qui vit, l'inconscient qui pense, l'inconscient qui structure. L'inconscient, ça vit, ça pense, ça structure.

II. La philosophie de l'inconscient avant la psychanalyse

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

19 Albert Béguin, *L'âme romantique et le rêve* – Essai sur le romantisme allemand et la poésie française, José Corti, 1939, p. XI-XII.

AA - © *Philopsis* – Tous droits réservés